

Éclats

Sandy Ruperti

Sandy
Rupert

Éclats

Dans l'univers de
Fleur d'épine



Chères lectrices, chers lecteurs

Vous vous apprêtez à lire deux nouvelles, deux chapitres bonus issus de l'univers de Fleur d'épine, mon premier roman paru chez Magic Mirror éditions.

Pour être plus précise, les deux nouvelles se passent après les événements qui surviennent dans Fleur d'épine, aussi, je vous invite à ne pas mettre le nez dans cet ebook si vous n'avez pas lu Fleur d'épine et que vous ne souhaitez pas que la fin vous soit divulguée avant l'heure ;)

Je ne vous dirais jamais assez merci pour avoir rendu cette sortie si belle. Vos retours, votre enthousiasme, votre amour pour cette histoire et ses personnages ont balayé mes angoisses et mes peurs. Vous êtes magiques et j'espère que vous le savez !

Avec tout mon amour,
Que l'aventure continue !

Sandy Ruperti.

L'HOMME TISSÉ DE NUIT



Ce n'était pas la première fois qu'Ariane se retrouvait devant la porte d'une auberge, à guetter les rires étouffés et le fumet de viande rôtie. Mais cette fois-ci elle n'hésitait pas, elle n'attendait pas l'aval de son frère pour lui emboîter le pas. Non, ce soir-là, elle patientait dans le froid pendant que son acolyte se soulageait plus loin, derrière la bâtisse. La neige s'était mise à tomber un peu plus tôt dans l'après-midi et elle nimbait la ville d'une cape cotonneuse qui épousait à merveille le bleu profond de la nuit. La jeune fille frottait ses mains en une vaine tentative de les réchauffer quand elle entendit crisser le pas de Dréas.

– Ça va mieux ? s'enquit-elle en masquant mal l'espièglerie dans sa voix.

– Dix lieues sans faire de pause, tu cherches à m'achever ? Tu sais que je suis censé mieux me porter avec un écuyer que sans ? grommela-t-il.

– Et j'avais bien raison de te presser, tu as vu à quelle vitesse le soleil s'est couché ? Tu voulais vraiment passer la nuit dans ces bois ? Au risque de perdre *sa* trace ?

Le jeune homme frissonna pour toute réponse.

– On entre ? finit-il par suggérer d'un ton presque suppliant.

– Allons-y.

La chaleur les assaillit avant le reste. Une touffeur sèche, rougeoyante, enveloppante, prodiguée par l'immense cheminée sculptée autour de laquelle s'articulait la pièce. Puis vint la rumeur des conversations et des rires, le parfum des plats gratinés, le ballet millimétré des serveurs.

Dréas et Ariane pénétrèrent dans l'auberge du Dernier Jour comme on rentre chez soi après une rude journée ; submergés par le réconfort, la torpeur déjà au bout des cils. Ils avaient, de fait, eu une longue journée. Une longue semaine, et même un long mois depuis leur départ d'Adalindis. Au prix de leur fatigue, ils avançaient sans relâche vers les territoires inconnus du nord.

Ils se trouvaient ce soir-là à Alestad, capitale d'Elvangar, dernier comté du monde civilisé des hommes. Ils le savaient, cette nuit serait probablement la dernière qu'ils passeraient au chaud et en sécurité. Ce n'était certes pas pour cette charmante perspective qu'ils avaient fait un détour par Alestad, mais ils devaient avouer que cette pause serait la bienvenue.

Avec l'assurance des voyageurs aguerris, ils s'avancèrent d'un même pas vers le comptoir de bois. La tenancière, aussi immense que joviale, les salua d'un sourire tout en essuyant des chopes de son torchon humide.

– Bienvenue à l'auberge du Dernier Jour mes bons voyageurs ! Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Comme le regard de Dréas semblait perdu dans la contemplation d'un énorme gigot de mouton qui était en train d'être servi à la table la plus proche, Ariane prit les rênes de leur soirée.

– Nous allons commencer par deux pintes et ce que vous proposez en plat du jour, s'il vous plaît.

Elle fouilla dans leur besace en comptant rapidement les pièces qui leur restaient. Aleric leur avait donné tout l'or qu'il avait sur lui avant leur séparation, et ils n'auraient probablement plus beaucoup d'occasions de les dépenser une fois dans les terres sauvages.

– Nous prendrons également deux chambres simples pour cette nuit et pouvez-vous m'indiquer où il est possible de nous procurer des vivres pour un long voyage ?

L'aubergiste se retourna et tonitrua vers la cuisine :

– Guelbeeeeert ! Deux plats du jour et que ça sautille !

Dréas sursauta et son esprit revint parmi eux alors qu'elle déposait sur le comptoir deux grosses clés de fer usé.

– Voici vos clés, vous occuperez les chambres 22 et 23, au deuxième étage. La nuit ici vous offre l'accès à nos bains de vapeur, au sous-sol. Le petit déjeuner est servi dès l'aube et si je ne suis pas disponible vous n'aurez qu'à laisser les clés dans la bonbonne, juste ici. Pour ce qui est de vos achats, donnez-moi une liste de vos besoins et moyennant une pièce ou deux nous nous occuperons de faire les emplettes à votre place, en négociant pour vous les meilleurs prix.

Les deux comparses échangèrent un regard de connivence.

– On prend, merci beaucoup. Nous allons réfléchir à une liste en nous restaurant, annonça Ariane.

Ainsi, une chope dans chaque main, les deux jeunes gens s'attablèrent près de la porte, à mi-chemin entre la chaleur du foyer et le froid du dehors.

Dréas dévisageait Ariane avec dans le regard quelque chose qui ressemblait à de la fierté, un sourire amusé sur les lèvres :

– Tu te débrouilles bien, bientôt tu n'auras même plus besoin de moi, dit-il d'un ton faussement boudeur.

– On pourrait inverser, dire que je suis le chevalier et toi l'écuyer.

Il lui tira la langue en grimaçant.

– Pourquoi pas deux chevaliers ? Après tout, a-t-on vraiment besoin d'écuyer quand on n'a ni chevaux, ni armures ?

– Attention chaud devant, pour le petit couple ! tonitrua un serveur en déposant devant eux un plat fumant et des assiettes.

Dréas s'étrangla en déglutissant, il toussa sans parvenir à dire un mot. Ariane bredouilla un « merci » tandis que ses joues lui brûlaient. Elle se persuada que c'était dû à la chaleur du gigot sous son nez et pas celle qui se répandait dans son ventre. Le serveur ne sembla pas remarquer leur trouble et semblait d'humeur loquace.

– Alors vous êtes là pour l'aurore ?

– Pardon ?! s'étouffa Ariane, mortifiée à l'idée que leur supercherie soit déjà démasquée, ils n'étaient que peu à connaître le prénom véritable de la princesse.

– Les aurores boréales, les lumières du nord quoi. La saison commence tout juste, on espère apercevoir les premières ce soir. C’est très romantique, on dit qu’elles exaucent les vœux des amoureux.

– Oui, nous sommes ici pour les voir, glissa Dréas qui s’était reforcé une contenance, je voulais faire une surprise à ma *compagne* en lui offrant ce voyage. Merci bien, vous l’avez gâchée !

Ariane se trouvait partagée entre l’envie de rire face à l’air déconfit du serveur et la volonté pressante de se cacher quelque part, *n’importe où*, pour éviter le regard goguenard de Dréas.

Le pauvre serveur se retira sur une profusion d’excuses.

– Ta compagne ? se risqua Ariane.

– Tu es ma compagne. D’un point de vue étymologique. Un compagnon c’est quelqu’un avec qui l’on partage le pain. Il me semble que nous avons mangé une miche rassie ensemble un peu avant Travassac. En revanche c’est vrai j’ai menti, je ne savais pas pour les aurores, mais avoue que c’était tentant.

Elle trempa le bout des lèvres dans sa bière et en trouva le goût horrible. Elle se retint de faire remarquer à Dréas la différence d’usage entre compagnon et *compagne*, il ne servait à rien d’épiloguer sur la question. Mais elle continua à faire rouler le mot dans ses pensées et sur le bout de sa langue, sans le laisser sortir de l’intimité de ses songes. *Compagne*.

Dréas lui avait promis de ne plus lui mentir, à elle, mais pas de ne plus mentir tout court. Et ça lui convenait. Elle se délectait de cette place particulière, dans la confiance chaleureuse de ses élucubrations. Ils fomentaient ensemble les histoires qu’ils racontaient au reste du monde et chaque jour ils s’amusaient à en préciser les détails. Elle se sentait libre et heureuse, légère, si ce n’était l’inquiétude qui ne la quittait jamais vraiment. La peur de ne pas retrouver Oswald, ou de le retrouver trop tard, grignotait ses nuits. La crainte que le mensonge d’Aleric et Aurore soit mis au jour aussi.

– Brrr, je comprends qu’Aleric veuille m’empêcher de boire ça, cracha-t-elle en posant sa pinte.

Dréas pouffa de rire.

– Chhhut, tu vas offenser le tavernier, c’est lui qui la brasse. Bon, quel est le plan maintenant qu’on est là ?

– Il faut qu’on trouve un moyen de l’attirer.

– Je ne comprends pas pourquoi les traces mènent ici.

– Moi non plus, mais nous n’avons aucune autre piste.

Il acquiesça. Le silence entre eux dura quelques secondes. D’un regard ils se comprirent, la salle était trop bondée pour discuter librement. Ils attendraient de se retrouver seul à seul. Alors qu’elle contemplait, dubitative, l’énorme bouchée de navet que Dréas s’apprêtait à enfourner dans sa bouche, Ariane eut l’attention accrochée par une conversation voisine.

– ... le plus grand couronnement depuis l’ère des fées, je te le dis ! La cousine de mon voisin s’est vue invitée parce que son mari est boulanger à Combrailles et il a aidé le palais aux cuisines. Ils ont eu besoin de nourrir un nombre délirant de courtisans et visiteurs pendant les trois jours de fête.

– Elle est aussi belle qu’on le dit ?

– Je ne sais pas, il paraît que son visage disparaissait sous des voilages mais sa robe était si imposante qu’ils ont dû élargir l’allée de la chapelle. Et tu as entendu parler du scandale ? Le prince... que dis-je, le roi Aleric, il a...

– Il est toujours là, flottant entre nous comme un spectre dont on ne se débarrasse pas, hein ? ricana Dréas en ramenant son attention à leur table.

Elle le gratifia d’un regard noir.

– Bravo, je n’ai pas entendu ce qu’il a bien pu faire !

– Tu veux qu’on demande ? Eh, excusez-moi...

– Non, chuuut ! Ne prenons pas de risques inutiles.

Ils n’avaient eu aucune nouvelle de Combrailles depuis leur départ. Ils ne savaient pas comment Aleric avait justifié l’absence d’Ariane, si Arenwald s’était intéressé à son cas, si son père avait envoyé la garde pour la chercher, si Mérovèle allait montrer à nouveau le bout de son nez ratatiné...

Trop d’inconnues qui pourraient contrarier leur chemin. Et il était hors de question qu’elle rentre chez elle sans Oswald. Quoi que « chez elle » veuille bien signifier désormais. L’écuyer de son frère s’était sacrifié pour les sauver, elle et Dréas, et ce n’était qu’une culpabilité supplémentaire qui s’ajoutait à la montagne de choses qu’elle regrettait. Mais si elle ne pouvait rien faire pour changer la destinée dramatique de la princesse Thalissandra, elle pouvait ramener Oswald. Et elle le ramènerait, aussi long et ardu soit le chemin.

Ils finirent leur repas en établissant la liste de tout ce dont ils auraient besoin pour la suite de leur voyage, avant de rejoindre les étages de la bâtisse. La taverne ressemblait à un gigantesque chalet, tout de bois vêtu, et l’odeur de la résine picotait agréablement le nez d’Ariane.

– Eh voilà, nos chambres sont ici, annonça Dréas.

– On va dans la tienne ou la mienne pour discuter du *plan* ?

– Qui a dit qu’on devait faire ça dans une chambre ? susurra Dréas, l’air malicieux. Ils n’ont pas parlé de bains de vapeur ?

– Je... Je...

Ariane s’empourpra et ne sut que répondre. Il saisit vite la substance de sa gêne.

– Oh non, non, je suis désolé. Ce n’était pas une proposition graveleuse. Je pensais aux bains en tout bien tout honneur. C’est juste qu’on ne va plus croiser ce genre d’opportunités avant longtemps et je me suis dit que ce serait chouette d’en profiter. Je te promets que je ne tenterai rien d’inconvenant, évidemment. Écoute, j’y vais, je te laisse me rejoindre en bas si tu le souhaites, sinon on se retrouve tout à l’heure pour les aurores, d’accord ?

Et sans lui laisser le temps de répondre, il se retira en direction des sous-sols qui abritaient les bains. Ariane resta confuse, devant la porte de sa chambre. Il semblait aussi mal à l’aise qu’elle mais elle le savait sincère dans ses allégations. Elle hésita, la main au-dessus de la poignée, que dirait Aleric s’il savait qu’elle avait pris un bain avec un homme ?



Ariane ne savait pas vraiment à quoi s'attendre, mais certainement pas à ça. À Combrailles la toilette s'effectuait dans l'intimité de la chambre, où elle s'immergeait dans un baquet alimenté en eau chaude par Flora.

Ici, le bain n'était pas une grande bassine, mais une pièce toute entière. Une brume opaque envahissait l'air et rappelait à Ariane sa première rencontre avec Dréas, des siècles plus tôt, dans une autre vie. Si on lui avait dit à ce moment-là qu'elle se retrouverait un jour à des lieues et des lieues de Combrailles, sur le point de rejoindre ce polisson masqué à demi nue dans le sous-sol d'une taverne...

– Ne t'inquiète pas, je porte une serviette, fit la voix de Dréas, amusée et rassurante.

– De toute manière je ne vois rien avec ce brouillard, asséna Ariane en resserrant tout de même les pans de sa propre serviette autour de son corps.

– Viens, il y a des bancs de bois par ici, tu peux t'asseoir si tu veux.

En effet, ses jambes nues rencontrèrent bientôt le bois d'un banc rudimentaire. La silhouette de Dréas se dessinait dans la brume, à une distance respectable.

– Eh oui, j'ai fait le tour, il n'y a personne d'autre que nous et il n'y a qu'une seule porte donc si quelqu'un arrive on le saura.

La tension dans les épaules d'Ariane se relâcha, un peu. Une vieille culpabilité piquait sa conscience et lui susurrait que la situation était inconvenante. Elle s'échina à l'étouffer dans la vapeur. Aussi étrange que cela puisse paraître, elle se sentait assez en sécurité avec Dréas pour partager ce moment intime.

La diversité des mœurs qu'elle expérimentait chaque jour depuis le début de ce voyage la charmait autant qu'elle l'intriguait. À Combrailles de tels bains auraient été interdits, d'autant plus s'ils accueilleraient aussi bien les hommes que la gent féminine. Mais ici, personne n'avait eu l'air choqué de la voir y descendre...

Petit à petit, elle sentait la chaleur humide tenir ses promesses et la peur, la fatigue, la colère se firent plus discrètes, comme endormies dans la brume.

Alors qu'elle se délassait, le dos appuyé contre le mur, la voix de Dréas s'éleva :

– Tu as une idée pour l'attirer ?

– Elle aime le sang, j'aurais été tentée de nous fournir en viande fraîche, mais... Je trouve ça étrange qu'elle ne soit pas venue me voir elle-même, on dirait qu'elle fuit quelque chose.

– Donc notre seule option c'est de se balader dans les bois en agitant des morceaux de gigot ? La nuit promet d'être rigolote...

Elle lui lança un regard acerbe même s'il ne pouvait pas le distinguer.

– Si tu as une meilleure idée...

– Non, non, loin m'en faut, j'adore celle-ci ! Quand partons-nous ?

Ariane secoua la tête. Elle voulait profiter encore un peu de cette touffeur enveloppante qui la réconfortait et la rassurait.

– Et si tu me racontais la fin de l'Oiseau de verre ? lança-t-elle avec timidité.

Si elle ne le vit pas, elle *sentit* son sourire dans la brume.

– La fin ne me plaît pas.

– Pourquoi donc ?

– Elle est triste et insatisfaisante. La princesse Florina ne parvient pas à montrer à la cour le double jeu de son affreuse belle-mère. Tout le monde pense qu'elle est une personne horrible et

elle ne peut rien y faire. Le prince épouse sa demi-sœur et elle est forcée d'assister au mariage qui lui prend tout : son rôle, sa couronne et son âme sœur.

– Oh. C'est triste, en effet.

– Voilà, je te l'avais dit. Tu n'as pas envie d'en connaître les détails. Je préférerais encore que ce soit toi qui m'invente une nouvelle fin.

Un trépignement étincelant monta dans la poitrine d'Ariane.

– Moi j'aimerais que le prince reste un oiseau de verre mais que Florina se change en volatile elle aussi. Ils pourraient s'envoler et seraient libres. Non seulement libres d'aller où bon leur semble grâce à leurs ailes, mais aussi libres des attentes que tout le monde pouvait avoir envers eux. Même si on les retrouve, qui mettrait un pigeon en cristal sur un trône ? Ils seraient complètement et irrémédiablement libres de faire ce que bon leur semble.

Le silence rêveur qui s'ensuivit flotta quelques instants entre les volutes de vapeur avant de laisser place à la voix chaleureuse de Dréas.

– Je crois que j'aime bien cette fin-là.

Ariane laissa quelques secondes s'étirer avec langueur avant d'explorer un autre sujet.

– Tu vas adresser quel souhait aux aurores boréales toi ?

– Pff, je ne suis pas aussi superstitieux que les gens du coin.

– Ce n'est pas la question, je ne te demande pas si tu y crois ou non, si c'est vrai ou faux. Juste, si on t'accordait un vœu, lequel choisirais-tu ?

– Et le tien, il ressemblerait à quoi, ton souhait le plus cher ?

– Mmh, je pense que ça dépend des circonstances. Si tu me poses la question ce soir, je dirais de ramener Oswald sain et sauf auprès d'Ale. Mais mon souhait aurait été différent il y a quelque temps et ne sera plus le même bientôt.

Elle crut d'abord que la conversation était close, qu'il ne répondrait pas à cette question trop intime, trop insidieuse. *Que peut-il bien vouloir qu'il ne puisse pas me confier ?* Mais il finit par reprendre :

– Je crois que...

Il ne termina jamais cette phrase, des hurlements à l'étage supérieur brisèrent la magie du moment.

Sans se concerter, ils se précipitèrent hors des bains et s'habillèrent en hâte dans le petit vestibule. Les cris ne tarissaient pas et ils n'avaient pas le temps de s'embarrasser de pudeur, aussi se tournèrent-ils sobrement le dos pour remplacer les serviettes par leurs vêtements et gagner en décence.

Enfin, ils grimpèrent quatre à quatre l'escalier qui gémissait sous leur course. Quand ils déboulèrent dans la salle principale, ils purent constater que tout le monde avait succombé à la panique.

– Ce monstre m'a frôlé la jambe, il aurait pu la déchiqueter !

– Il est petit, mais féroce, ça se voit dans son œil pardi !

– Qu'allons-nous faire ?

Dréas s'approcha de la tavernière, visiblement désemparée :

– Excusez-moi, que se passe-t-il exactement ?

– Une bête maudite est entrée dans l'établissement, souffla-t-elle d'une voix aussi blanche que son visage. Qu'allons-nous devenir ? Elle a jeté l'opprobre sur la taverne !

Dréas et Ariane échangèrent un regard entendu. Leur attention fut happée par un vieux bonhomme chétif qui jusque-là marmonnait dans un coin et s'était soudain redressé :

– Il faut la traquer et la chasser ! Nous accomplirons les rites runiques sur son corps et ses entrailles pour chasser la malédiction. Messieurs, avec moi ! harangua-t-il en brandissant son poing rachitique.

Ariane déglutit, la situation avait *très vite* dégénéré. Elle se tourna vers Dréas pour... Où était-il passé ? Elle balaya la pièce du regard sans le trouver, une frayeur sourde commença à faire trembler ses genoux. Son sang battait ses tempes avec vigueur et les visages autour d'elle commençaient à se faire flous quand une main chaude saisit la sienne.

– Viens, chuchota-t-il et il l'entraîna avec lui.

– Mais où étais-tu par les fées ?

– Aux cuisines, avoua-t-il en souriant et en secouant un morceau de porc cru sous son nez.

– Tu es...

– Merveilleux ? Je sais.

Elle ne prit même pas la peine de corriger. Dehors, l'air glacial lui coupa le souffle. La nuit les engouffra.

– Je ne pense pas que Pimprenelle soit assez imprudente pour entrer dans une taverne de façon si ostentatoire si ce n'est pas exactement ce qu'elle veut.

– Elle est trop intelligente pour ça, admit Ariane en grelottant.

– Donc elle cherche à détourner l'attention de ces gens. Je suggère qu'on la débusque là où ils ne sont pas.

– C'est hasardeux comme plan, mais je comprends la logique.

– Tu as une meilleure idée ?

Elle grogna en secouant la tête et se dirigea vers le petit bois qui bordait la taverne. Marcher dans la neige s'avéra ardu et fatigant. Très vite, les lumières de l'auberge et les bruits qui l'entouraient se firent dévorer par la nuit et les bruissements de la nature. Le chuintement d'une chouette qui s'envole, le crissement de la neige sous leurs pas, la brise glaciale dans les cimes des arbres.

– Donne-moi un morceau de viande, on couvrira plus de terrain si on se sépare.

– Ariane, je ne suis pas sûr que ce soit...

Elle se retourna vivement, les poings sur les hanches, prête à en découdre. Il leva les mains vers elle en gage de paix. Dréas connaissait très bien la forme des cicatrices laissées sur son cœur par Aleric et son besoin de la protéger. Elle ne laisserait plus personne lui infliger ça et il le savait.

– Je sais que tu es capable de te débrouiller toute seule Ariane, mais tu ne peux pas m'interdire de m'inquiéter pour toi.

– Et tu ne peux pas m'interdire d'agir comme bon me semble.

– Je le sais.

– Bien, parce que pendant qu'on parle, Pimprenelle est peut-être sur le point d'être dépecée.

Elle eut l'impression qu'il réprima un élan vers elle, ses bras retombèrent le long de son corps. Quand il s'adressa à elle, ses mots formèrent des volutes de brume entre eux :

– Fais attention à toi et au moindre problème je veux que tu cries aussi fort que possible, d'accord.

Elle lui sourit pour toute réponse et détala dans la nuit. Une peur froide rampait dans ses veines, sur ses os. Si elle perdait Pimprenelle... Elle étouffa un gémissement. La créature pourrait les aider à retrouver Oswald, elle en était convaincue. Mais au-delà de ça, comment pourrait-elle expliquer au fétaud que son familier avait péri éviscéré par une poignée de superstitieux quelque part aux confins du monde connu et qu'elle n'avait rien pu faire pour le sauver ? Son cœur de marbre se fissurerait à cette nouvelle, elle en était certaine. Et elle comptait bien ramener tout le monde auprès d'Aleric. Elle lui prouverait, *elle se prouverait*, qu'elle était capable de prendre soin d'elle-même et des autres. Qu'elle valait plus que de jolies broderies et des connaissances en littérature. Alors peut-être qu'elle gagnerait le droit d'échapper au maria...

Un éclat laiteux la tira de ses pensées. Une impression de déjà-vu palpitant au diapason de son cœur, elle se mit à le suivre sans se poser de questions.

– Pimp, j'arrive, attends-moi !

Le froid se faisait si intense qu'il lui brûlait les poumons et la gorge. Elle courait en faisant fi des branches et des racines, des rochers et des ronces. Elle ne devait pas perdre de vue cette lumière qui ressemblait à une petite lune galopante.

Bientôt, cette course glacée déboucha sur une clairière parfaitement ronde et dégagée de tout arbre. Ariane s'arrêta de courir, les mains sur les cuisses, le souffle court.

Le voile immaculé de la poudreuse recouvrait toute la prairie, mais il était percé çà et là de somptueuses fleurs blanches. Leurs corolles avaient la forme étoilée des flocons et leurs cœurs étaient tendus vers le ciel en une supplique muette. Subjuguée par cette vision enchanteresse, Ariane regretta qu'Aleric ne soit pas là pour profiter du spectacle, lui qui aimait tant les fleurs.

Elle voulut se pencher pour effleurer les pétales du bout des doigts mais elle se figea dans un mouvement avorté. Quelque chose n'allait pas. Un frisson rampa dans son dos et vint s'entortiller autour de son cou, dans ses cheveux, pour lui lécher le crâne. La forêt ne bruissait plus. Elle n'entendait que sa respiration saccadée. Où était Pimprenelle ?

– La nuit et la forêt sont profondes pour une jeune fille en balade, êtes-vous aux abois ?

Elle sursauta et fit volteface. Un jeune homme se tenait à l'orée des arbres, appuyé avec nonchalance contre un tronc. Ses dents, dévoilées par son immense sourire, luisaient dans la pénombre, aussi blanches et éclatantes que son costume était noir et sombre. Ses cheveux comme ses yeux semblaient tissés de nuit.

Ariane croisa les mains dans son dos pour dissimuler ses tremblements.

– Tout va bien, je vous remercie.

– Vous ne devriez pas être ici.

– Je cherche un coin tranquille pour admirer les aurores boréales, je vous suis gré de vous inquiéter pour moi mais tout va très bien.

– Savez-vous ce qui embrase le ciel, ma douce ?

– Je suppose que vous allez me le dire ?

Le rire profond, caverneux, comme issu de la terre et de la roche, de cette étrange rencontre emplit la clairière pendant un moment.

– Le firmament brûle pour la reine, délectable demoiselle. La froide souveraine est de sortie, elle parade avec sa nouvelle prise dans son traîneau de glace et d’argent. Elle s’en retourne dans son palais du bord du monde pour consumer, pour consommer cette union. C’est pour elle que les aurores chantent et que les *bomoneth* fleurissent.

D’un geste leste il désigna les fleurs.

– Mais vous, ma précieuse inconnue, vous êtes si petite, si solaire. Notre glaciale monarque ne ferait qu’une bouchée de vos cheveux dorés.

Ariane déglutit et passa une main dans sa chevelure sans le vouloir.

– Vous ne devriez pas être ici, répéta l’inconnu en faisant un pas vers elle.

Il était assez proche pour qu’elle voie dans ses yeux le reflet de la voûte céleste et des couleurs mirobolantes qui y dansaient. Du rose, du vert, du bleu. C’était un spectacle magnifique. Elle releva la tête, juste une seconde, pour contempler cette aurore inespérée, pour s’assurer qu’elle existait ici et maintenant, et pas seulement dans les prunelles de cette rencontre nocturne.

Mais quand cette seconde fut écoulée et qu’elle chercha de nouveau son regard, il n’y avait plus personne. Comme si cette discussion n’avait jamais eu lieu.

Elle ressentit au fond d’elle un sentiment de solitude si grand qu’elle s’effondra, son corps entier n’était que papier.

– Ariane ? Ariane !

Elle entendit le pas précipité de Dréas avant de percevoir son odeur rassurante de cèdre et de pain. Un sanglot ridicule lui échappa.

Il s’agenouilla près d’elle et posa avec douceur ses mains sur ses bras. Ce contact traça pour elle un chemin vers la réalité.

– Qu’est-ce qu’il se passe ? Je t’ai entendu parler, il y avait quelqu’un ?

– Je... J’ai vu un homme.

Sans retenir ses larmes, elle lui raconta cet échange aussi rapide que déroutant et surtout elle lui dit l’immense et inexplicable peine qui l’avait submergée quand l’homme fait de nuit avait disparu. Comme un trou noir ouvert dans ses entrailles.

– Viens, lui proposa Dréas en ouvrant ses bras.

Alors, comme elle l’avait fait dans la forêt d’Odivir après avoir échappé à celle qui voulait les dévorer, Ariane se blottit dans ses bras et pleura. Sur ses joues coulèrent une solitude infinie et un vide incommensurable où résonnait l’absence.

Encapsulé dans cette clairière parsemée de neige fleurie, le temps s’écoula comme une caresse et ses sanglots se firent reniflements avant que le silence ne regagne ses droits.

Dréas, qui n’avait pas bougé et à peine respiré, pour accueillir cette déferlante de tristesse, lui caressa les cheveux avec tendresse. Elle sentait son menton contre son crâne et son cœur au creux de son oreille. Sa chaleur tout contre elle.

– Dans ces contrées, il est des créatures plus dangereuses encore que les fées, qui n’ont pas été assez sottes pour s’acoquiner avec les humains et donc qui n’ont pas été massacrées. Tu t’en es bien sortie Ariane, j’admire ton courage et ton intelligence. Tu es brillante. J’envie ton sang-froid.

– J’ai juste eu de la chance, bredouilla-t-elle.

– La chance n’a rien à voir avec ça, tu es une héroïne digne des contes les plus palpitants, ceux qui transforment leurs lecteurs, même si tu n’es pas encore prête à l’accepter. Tu n’es pas née pour être une princesse dans une tour Ariane mais pour chevaucher des dragons !

Elle se redressa pour faire face à son ami, une ultime larme, cette fois-ci gorgée d’incompréhension et de gratitude au coin de la paupière. Avec une douceur bouleversante, d’un doigt léger, Dréas la recueillit.

Et leurs yeux se rencontrèrent.

Là, au fond de ses iris, Ariane trouva ce qu’elle cherchait désespérément depuis si longtemps. La chaleur d’un feu de cheminée et la douceur d’un foyer où quelqu’un nous attend, le réconfort de parcourir une histoire que l’on aime et le bonheur d’en découvrir encore de nouvelles facettes. L’attention, pleine et entière, pour ce qu’elle était et non pas ce qu’elle aurait dû être. *C’est ici chez moi*, pensa-t-elle.

Dréas semblait aussi ébranlé qu’elle par cet échange muet. Elle le devina à l’humidité qui batifolait sous ses cils. Soudain elle réalisa que leurs visages étaient assez proches pour qu’elle remarque ce genre de détails, et le sol se déroba sous elle. Le souffle tiède qui s’échappait de ses lèvres entrouvertes caressa les siennes et elle ne prit pas la peine de cacher les tremblements qui agitaient son corps. Incapables de clore cette porte qui venait de s’ouvrir entre eux, ils ne fermèrent pas les yeux. Dréas était si près qu’elle distingua quelques secondes la texture de sa peau et le minuscule grain de beauté qui ornait sa pommette. Puis tout devint flou et leurs lèvres se murmurèrent des suppliques qu’eux-mêmes ne comprenaient pas. Elles étaient sur le point de s’effleurer, de combler ce gouffre infime au goût d’absolu qui les séparait encore.

– Rrrraow ?

Ils sursautèrent d’un même mouvement et s’écartèrent, confus et balbutiants.

– Pimprenelle ? s’écria Ariane.

Le Milrir se tenait près d’eux, assis au milieu des fleurs, la tête penchée sur le côté, comme une interrogation lancée. Il avait maigri et ses oreilles étaient basses, mais son pelage chatoyait toujours.

Ariane lui tendit doucement la main pour qu’il la sente. Mais le petit animal bondit un peu plus loin et les observa de nouveau. Elle s’avança et il répéta son manège.

– Elle veut nous montrer quelque chose !

Dréas se releva, chancelant, pour la rejoindre et tous deux suivirent donc Pimprenelle jusqu’au centre de la clairière. Là, elle se mit à sautiller sur place et à gratter la neige meuble.

Ariane s’approcha, le cœur battant.

– Attends, laisse-moi voir, intima-t-elle au Milrir.

Dans la neige retournée, au milieu des fleurs piétinées, elle trouva un éclat de miroir, gros comme la paume d’une main. Il reposait là, reflétant le ciel étoilé traversé de lumières dansantes. Elle le ramassa avec précaution, comme si c’était l’objet le plus précieux de l’univers. Pimprenelle ronronna contre ses jambes.

– Est-ce que... commença Dréas.

– Je crois bien, poursuivit Ariane. Un éclat du miroir qui a ensorcelé Oswald.

– Ça veut dire qu’il est passé par ici !

– Et qu’il a perdu ce morceau de miroir... Ou qu’il l’a volontairement fait tomber. Regarde !

À mesure qu'ils observaient son reflet paré de nuit, de rose et de vert, il se faisait plus flou. Ariane l'inclina légèrement. Une autre image apparaissait, palimpseste de verre et de glace.

– Qu'il nous ait laissé ça de pleine conscience ou non, c'est un cadeau qu'on ne peut refuser, murmura Dréas en traçant du doigt les contours du palais qui se dessinait sous leurs yeux.

Ariane offrit ses bras à Pimprenelle qui ne se fit pas prier pour se blottir dans sa veste.

– Viens ma belle, nous allons chercher Oswald.

Dréas enveloppa l'éclat de miroir dans un tissu et le glissa dans sa besace. Puis il leva le nez vers le ciel et sourit.

– Y'a pas à dire. C'est une nuit bien étrange, mais le spectacle vaut le détour.

Il ne regardait plus le firmament quand il termina sa phrase alors Ariane ne sut pas vraiment s'il parlait des aurores boréales, mais elle acquiesça.

Quelle étrange, inquiétante et splendide nuit.

LA COURONNE FAITE D'ÉTOILES



Il fuyait les miroirs. Cette aversion avait toujours été, mais elle s'était muée en peur larvée et en douleur sournoise depuis Noire-épine. Depuis qu'Oswald lui avait été arraché comme on ampute la main d'un voleur. N'était-ce pas ce qu'il était désormais, un voleur ? Un menteur, un usurpateur, un lâche. La punition n'était-elle pas juste, appropriée à son crime ?

Il avait tué la princesse qu'il était censé sauver. *Il avait tué la princesse.* Il avait encore du mal à accepter le sens de ces mots. On l'avait élevé avec le trône en ligne de mire, le réveil glorieux de la princesse comme horizon. Et il l'avait tuée. Son incompétence allait au-delà de l'échec. Non seulement il avait failli à secourir celle qu'on lui avait promis, mais il avait ensuite menti. Il avait perpétré l'odieux mensonge initial du roi d'antan et avait ramené à Combrailles, Aurore, la fille des champs échangée dès l'enfance avec Thalissandra, la vraie princesse. Dévolue à s'endormir à sa place. Vouée elle aussi à la sauver, condamnée à échouer.

C'était peut-être là le premier fil, l'éclat premier des sentiments qui envahissaient son cœur. Il contemplait sa propre fêlure dans les yeux d'Aurore et il ne la trouvait pas moins éblouissante. Son échec n'enlevait rien à sa grâce, à sa douceur, à la volonté qui l'animait. Peut-être un jour parviendrait-il à porter un regard moins sévère sur lui-même. Peut-être...

En attendant il fuyait les miroirs, il ne supportait pas de croiser le bleu délavé de ses yeux qui avaient trop pleuré, qui l'avaient trop jugé. Ce jour-là pourtant il se devait de faire une exception. S'il ne la faisait pas aujourd'hui, alors quand ?

Un jour, son père lui avait confié qu'un bon souverain savait avant tout qui il était. Profondément, sans fard, sans fausse modestie et sans vantardise. Un roi, un vrai, était parfaitement au fait de ses faiblesses, de ses atouts, des cartes qu'il avait naturellement en main et de celles qui lui manquaient. Aleric ne savait pas trop s'il avait énoncé cela comme on donne des conseils au hasard, en espérant que certains seront retenus, ou si c'était une vérité absolue, importante. Mais il s'y était accroché. Il avait creusé en lui pour trouver ce qui était enfoui sous la fange de son cœur pleutre. Oswald l'avait aidé, patiemment, jour après jour. Son écuyer proférait qu'il ne pourrait jamais s'aimer sincèrement s'il ne se regardait pas en face. Et que s'aimer était plus important que le reste. Plus important que les trônes et les couronnes, plus important que l'honneur et le devoir.

Alors, ce jour-là, dans la lumière pâle de l'aube, il osa se regarder de nouveau. Ses cheveux de feu, un peu trop longs pour la fonction qu'il s'app préparait à endosser. Son front, déjà plissé d'avoir trop été froncé par le souci. La courbe de ses lèvres, comme figée dans une éternelle moue maussade. Ses éphélides, qu'il détestait tant mais qu'Aurore passait des heures à compter...

C'était le grand jour, celui dont il avait rêvé toute sa vie et pourtant il n'avait pas la saveur escomptée. Il était bien âpre, ce lever de soleil.

On frappa quelques coups discrets à la porte de sa chambre. Il s'ébroua.

– Entrez, maugréa-t-il.

Il s'attendait à tomber sur un garde venu le mander pour le compte de son père ou d'Arenwald, ou sur un domestique quêtant son avis pour une énième futilité autour de ce fichu couronnement, mais son cœur bondit dans sa poitrine trop serrée.

Aurore se faufila dans l'embrasure, furtive comme une souris. Il aimait la familiarité avec laquelle elle se glissait dans sa vie. Comme si elle avait toujours été à sa place ici. Les effluves de lavande, qu'il connaissait désormais par cœur, l'apaisèrent sitôt qu'ils l'enveloppèrent.

Elle s'inclina, un pied en avant, les pans de sa jupe dans chaque main, en un simili de révérence maladroite et un peu désuète qui arracha un sourire attendri à Aleric.

– Bonjour, murmura-t-il.

– Comment te sens-tu ?

Il haussa les épaules, incapable de répondre. Avec grâce, elle s'assit sur le rebord de son lit et tapota le matelas pour l'inviter à l'y rejoindre. Le rouge sombre de l'édredon rehaussait le rose de ses joues. Il s'exécuta.

– Ça va aller, affirma-t-elle.

– Je devrais être celui qui te rassure, commença-t-il à se lamenter, avant qu'elle ne le coupe.

– J'ai déjà tout perdu. Quoi qu'il se passe aujourd'hui, je serai prête à l'affronter. Avec toi.

– Tu es toujours d'accord ?

Elle hocha la tête, et il se demanda comment elle pouvait avoir l'air si grave et si malicieuse à la fois.

– Tu sais que tu peux refuser Aurore.

C'est avec une patience infinie qu'elle posa sa main sur la sienne. Elle était douce et chaude, légère.

– Je le sais, c'est bien pour ça que je reste.

Un silence confortable se coula entre eux. Aleric le lui avait maintes fois répété : elle n'était pas forcée de l'épouser et il soutiendrait son choix, il célébrerait son avènement en tant que reine, si elle décidait de répudier sa main. Il lui cachait qu'il aurait le cœur en ruine de la voir s'éloigner pour qu'elle puisse se prononcer loin d'une quelconque pitié.

Pour l'instant, elle s'était obstinée à rester près de lui, parce qu'il était le seul qu'elle croyait connaître. Ce qui avait été une pensée réconfortante toute sa vie durant s'était muée en cauchemar. Il ne voulait pas qu'elle l'épouse par nécessité, il voulait...

Ses doigts étaient toujours posés sur les siens, comme une caresse en suspens, une promesse ou une question. Il n'osait pas bouger.

Il lui avait exposé son dessein. Ce qu'il comptait faire pendant la cérémonie du couronnement. Hors de question de la prendre au dépourvu, pas cette fois, pas *elle*.

Elle avait accepté.

Elle leva les yeux vers lui. Leur éclat était étrange, elle le regardait comme si elle l'avait toujours connu, comme si elle était fière de la transformation, fière de celui qu'il était en train de devenir. Est-ce qu'Ariane aussi serait fière de lui ?

– Je vais y aller, Flora doit m’attendre pour m’aider à enfiler cette robe. Ne te moque pas quand tu me verras m’avancer, elle est atroce.

Jamais un vêtement ne paraîtra atroce si c’est toi qui le portes.

– C’est noté, lui confirma-t-il avec un sourire tendre.

– Le rouge sied à merveille à tes cheveux, souffla-t-elle avant de s’éclipser.

La douceur résiduelle de sa main réchauffa son cœur et ses doigts quelques minutes encore.



Ça bourdonnait autour de lui. Ruche affairée de domestiques paniqués. La tension avait gonflé petit à petit dans les troupes de valets réquisitionnés pour le couronnement jusqu’à atteindre son apogée à l’approche du soleil de midi. Il ne fallait pas moins que l’astre du jour tout entier, franc et plein, pour veiller sur la cérémonie qui allait sacrer le premier souverain des royaumes réunifiés, après cent années d’errances politiques.

La frénésie de ses gens répondait à la nervosité d’Aleric. Il essayait de ne pas montrer le tourment qui agitait ses pensées, il adoptait le visage serein de celui qui s’apprêtait à accomplir son destin. Mais quelqu’un d’un tant soit peu attentionné aurait compris en voyant son pouce qui maltraitait la peau de son majeur.

Il se tenait face à son père, et le duc de Combrailles ne remarqua rien.

– Je suis si fier de toi, mon fils.

Si seulement tu savais, tu me répudierais.

– Père, je me fais un devoir de ne pas vous décevoir.

Quitte à mentir éhontément.

Une émotion brute et sincère éclairait le regard du duc et faisait trembler sa moustache grise. Il semblait sur le point de dire quelque chose quand la porte de l’antichambre où on le préparait s’ouvrit, presque sans bruit, sur le sénéchal Sorlino d’Arenwald. Aleric se figea à la vue de son nez en forme de bec. Il lui avait toujours fait penser à un rapace.

– Prince Aleric, je dois m’entretenir avec vous avant la cérémonie.

Et toujours ce ton de roche où ne transpirait aucune once d’empathie.

Aleric avait strictement évité les envoyés d’Arenwald depuis son retour de quête. Ils le connaissaient et l’impressionnaient trop pour qu’il conserve ses moyens face à eux. La crainte de commettre un impair et de révéler leur grand secret était plus forte que ses miettes de courage.

– Père, vous pouvez disposer. Sénéchal, je vous écoute.

– L’ordre a bien reçu votre parchemin concernant l’établissement du siège royal. Nous pensons que rebâtir Adalindis est un chantier trop fastidieux et coûteux, vous recevrez un délibéré officiel après votre couronnement, mais le pouvoir régnant sera établi ici à Combrailles et...

– Non.

– Plaît-il ?

Il aurait dû faire sortir le personnel pour mener cette conversation, c'est ce qu'aurait fait un vrai roi. Mais il ne voulait pas se retrouver seul avec Sorlino et son bec acéré.

Ne bégaie pas, par pitié.

– Non. Je serai roi avant le coucher du soleil et il me semble qu'Arenwald est soumis à l'autorité du Royaume. Alors si vous préférez, vous pouvez attendre demain pour prendre en compte ma décision. Ma cour résidera à Combrailles le temps que le palais d'Adalindis soit reconstruit, ensuite je gouvernerai là-bas.

Loin de vous et de votre influence.

– Si cela ne convient pas, l'ordre est libre de se déclarer indépendant.

Il déglutit en espérant que le vautour n'avait pas remarqué son soupir de soulagement. Il l'avait dit, sans bafouiller.

Aurore l'avait aidé à répéter ces affirmations avec la fermeté qu'elles requéraient. Ils avaient énormément échangé sur la question et cette décision émergeait de leurs deux cœurs à l'unisson. Une dette envers Thalissandra, ce palais, cet ancien royaume pesait sur leurs os. Ils ne voulaient pas laisser Adalindis à l'abandon, rongé par le chagrin et les ronces. Ils devaient bien ça à la véritable princesse. Et, même si Aurore y avait vécu en captivité, vouée à une destinée cruelle, le château demeurait le seul endroit de son ancienne existence dont le souvenir émergeait des limbes.

Le fait que l'emplacement soit si éloigné d'Arenwald et de Swansea n'était pas négligeable.

S'il dominait Sorlino d'une bonne tête, le sénéchal le dévisageait avec un dédain à peine dissimulé, comme on observe un enfant récalcitrant et capricieux.

– Je vois, finit-il par lâcher. Je suppose également que votre petit accès d'autorité vaut aussi pour les poursuites à l'encontre de Chandréas ?

– Tout à fait, ma position n'a pas changé. Il est en mission pour moi.

– Un garçon d'écurie en cavale avec votre jeune sœur. Je vois, asséna-t-il en relevant un sourcil acéré.

– Ariane est sous mon commandement, au même titre que l'aspirant chevalier Chandréas.

– Bien, bien. Je m'en vais rapporter votre position au conseil, nous en discuterons quand l'effervescence du couronnement sera retombée et que vous aurez les idées plus claires, *mon enfant*.

Un frisson rampa sur la nuque d'Aleric à cette appellation. C'était leur dessein, depuis le début. Mettre sur le trône un garçon apeuré manipulable, endormi par l'éclat de la couronne qu'on posait sur sa tête tandis qu'on retirait le pouvoir véritable de ses mains. Et il avait été heureux de s'y conformer. Il avait cru qu'il ne méritait pas mieux, qu'il n'était bon à rien et que c'était là sa seule chance de se plier aux attentes de son père, du peuple. Et il y avait eu ce voyage. Ariane et ses idées piquantes. Et puis Aurore... Aujourd'hui, le rôle qu'on lui avait attribué, ce qu'on attendait de lui, tout cela importait peu. Protéger ceux qu'il aimait, coûte que coûte, était la priorité.

Au moment de quitter la pièce, l'oiseau de malheur susurra :

– Vous filez du mauvais coton, mon garçon. Du très mauvais coton. N'oubliez pas qu'Oswald est encore porté disparu et qu'il pourrait le rester...

La menace était tout juste dissimulée sous un vernis de remontrances infantilisantes. Si Oswald revenait, ils l'utiliseraient comme levier pour le faire plier. Comme ils l'avaient prévu depuis toujours.

Aleric ferma les yeux, quelques secondes de trop et il savait que cela afficherait sa faiblesse. Quand il les rouvrit, Sorlino était enfin parti. À la place, son valet d'honneur lui offrait un œil contrit.

– Votre... Votre Altesse, l'heure est venue. Il vous faut avancer.

Il était donc temps. Aleric hocha doucement la tête.

– Vous avez pu récupérer la boîte ?

– Oui, Votre Altesse.

– Merci. Restez près de l'autel et apportez-la-moi quand je vous ferai signe.

Enfin, Aleric de Combrailles se tourna vers les portes qui ouvraient la gigantesque basilique et sur son destin.



Il y avait son père, imposant dans sa tenue d'apparat même si les plis autour de ses yeux racontaient l'inquiétude qui le rongait. Après tout, il laissait sa place de dirigeant à son fils. Il y avait sa mère. Immense, pincée, fermée. Elle ne lui avait plus adressé la parole depuis des semaines. Il n'avait pas ramené sa sœur, impossible pour elle de lui pardonner. Il y avait tous les hauts dignitaires d'Arenwald, celui au sein duquel il avait été éduqué. Fiers, martiaux, l'air un peu ennuyé pour certains. Il y avait Mérovèle, drapée dans sa superbe, comme si le monde entier lui était redevable. Il y avait ses cousins, venus de Semith pour l'occasion. Il y avait toute la cour de Combrailles et l'aristocratie de tous les duchés et comtés de l'ancien royaume. Et puis il y avait la foule massive, bruyante, euphorique. Heureuse d'assister au couronnement du siècle et de pouvoir le raconter pour les années à venir.

La basilique était bondée.

Pourtant, Aleric ne voyait que les absents. Ceux qui auraient dû être là mais qui ne laissaient que des vides hurlants. Des creux qui lui arrachaient le cœur tandis qu'il remontait l'allée centrale du pas solennel qui était attendu. Le soleil de midi éventrait les vitraux, jetait sur le sol des éclats de lumière diffractée, violente et indécente face à son chagrin. Les couleurs sacrées dansaient, moqueuses et insensibles au silence qui le hantait.

Ariane aurait dû être là, au premier rang, sa mine renfrognée qui aurait à peine masqué son excitation. Oswald aurait dû se tenir à ses côtés. Oswald... Son absence douloureuse était une aberration, une erreur quelque part sur la trame des destinées.

Sans le vouloir, ses pensées le portèrent vers le sourire narquois de Chandréas. Après l'aventure qu'ils avaient partagée et le secret qui s'étirait entre eux, il aurait aussi eu sa place en ce jour. Tout agaçant soit-il, il portait en son cœur plus de valeur que ses anciens camarades.

Ceux qui comptaient le plus n'étaient pas là et la solitude pesait sur chacune de ses foulées. Il ne pouvait pas se défilier, c'était bien pour eux qu'il était là aujourd'hui. Tenir le pouvoir entre

ses doigts lui offrirait la latitude nécessaire pour les couvrir, les protéger. Il inspira longuement dans la lumière crue. Il était arrivé devant l'autel.

Le chancelier d'Arenwald, qui menait la cérémonie, le toisa sans le voir réellement. Il discernait le futur souverain, pas Aleric. Le prince s'agenouilla, soumis au cérémonial.

– Membres vénérés de l'ordre d'Arenwald, amis venus de Swansea...

De sa voix nasillarde, il énuméra tous les invités émérites, en oubliant les absents. Ariane, Oswald, Chandréas. *Thalissandra*. Aleric laissa son discours insipide couler sur ses épaules et imbiber le tapis rouge. Tout cela n'était qu'une longue mascarade.

– ... En tant que gardien des lois anciennes, je transmets la couronne du roi Anastase, celle qui unifiera à nouveau le Royaume de jadis.

Aleric releva la tête. Une mèche de cheveux, humide de sueur, resta collée devant ses yeux. Il l'écarta d'un geste maladroit. Le duc Goery, son père, apportait la couronne. Ce n'était pas réellement celle d'Anastase. La vraie était probablement encore enfouie sous les ruines d'Adalindis. Non, ils en avaient forgé une à partir d'écrits et de témoignages d'époque. L'imposture était complète.

L'éclat fallacieux de l'or, amplifié par ce soleil écrasant, consumait l'air autour de lui. Avec une lenteur presque douloureuse, son père prit le diadème entre ses mains et s'avança vers lui. Les spectateurs de cette tragédie retenaient leur souffle. Que craignaient-ils ? Qu'espéraient-ils ? Cette chimère de métal et de pierreries ne se transformerait pas au contact de ses cheveux, tout Flamboyant soit-il.

Il ne put réprimer un frisson quand le poids, presque imperceptible, et pourtant horriblement gênant, du règne vint s'avachir sur sa nuque.

Le prince Aleric s'était agenouillé, le roi Aleric se releva.

Il carra les épaules, gonfla le torse, pour se donner l'envergure qu'il n'avait pas. La foule s'apprêtait à exploser en vivats mais il les retint d'un geste ferme, main tendue vers leurs sourires béats. *Respire Ale, tu peux le faire.*

Il se tourna, fouilla les premiers rangs du regard et y trouva celui qu'il cherchait.

– Elobert, s'il vous plaît ? lança-t-il.

Son valet d'honneur vint à lui d'un pas chancelant et lui tendit la boîte. Savait-il qu'il participait à façonner le cours de l'histoire ?

Marée d'œillades suspendues.

Il se racla la gorge.

– Vous êtes venus assister à mon couronnement et... quelque part je vous remercie d'être là. Un événement plus important encore se noue en cette sainte place. Vous le savez, si je suis votre obligé, c'est parce que j'ai libéré la princesse Thalissandra de la malédiction qui la maintenait endormie.

Il évita les yeux exorbités de son père, la bouche pincée de sa mère et les sourcils froncés de Sorlino. Il déviait du discours millimétré écrit par Arenwald pour cette cérémonie et ça ne leur plaisait guère. *Respire.*

– Elle ne serait pas ici sans moi, mais je ne serais pas ici sans elle non plus. Je lui dois bien plus que cette couronne. Je suis roi, désormais. Et mon premier acte en tant que souverain sera de couronner votre reine.

C'était du jamais vu. De mémoire d'homme, aucune reine n'avait jamais été couronnée officiellement. Le plein pouvoir n'avait jamais glissé des mains masculines qui le tenaient.

Sous les exclamations des invités, il ouvrit la boîte. Ce fut comme s'il avait dévoilé une fenêtre sur un ciel étoilé. Le diadème à l'intérieur avait été forgé dans un or blanc à la pureté mystique, éclat de lune insaisissable, et rehaussé de saphir au bleu profond comme la nuit. Des étoiles de diamants avaient été parsemées ci et là sur les directives d'Aleric. Aurore ne méritait pas moins que la beauté du firmament.

Pas de réplique, pas de simulacre pour elle. Il avait dessiné lui-même cette couronne pour qu'elle raconte son histoire à elle et pas celle d'une autre.

– Maintenant, acclamez-la comme il se doit !

Aleric fut lui-même étonné par l'autorité qui émanait de son ton. Les portes s'ouvrirent et elle était là. Époustouflante et si loin de lui. Elle s'avança du même pas solennel qui l'avait porté jusqu'à l'autel. Sa robe brillait de mille éclats dans le soleil de midi, pourtant la beauté nocturne de la tiare y résonnait. Les voilages sombres et la pluie de scintillements qui dévalaient son corsage n'évoquaient rien de moins que la voûte céleste. Il eut le souffle coupé. Pas tant par sa beauté que par la sérénité qu'elle affichait depuis que ses yeux d'onyx s'étaient accrochés aux siens.

Quand elle arriva à sa portée, ils se sourient. Et cela illumina la basilique d'une chaleur rayonnante que les lames de soleil ne parvenaient pas à imiter.

Il aurait aimé prendre son temps, savourer l'instant suspendu et la magnificence de la jeune femme. Mais il savait qu'il devait agir vite, avant que qui que ce soit ne réagisse et n'empêche son geste. Alors il souleva la couronne faite d'étoiles bien haut, pour que chacun puisse la voir, et la déposa avec délicatesse sur le crâne d'Aurore. Enfin, il s'inclina face à elle.

– Ma reine. Longue vie à la reine ! Longue vie à la reine !

Il répéta ces mots comme une formule magique capable de les protéger à jamais, jusqu'à ce que la foule les reprenne en chœur. Alors seulement il osa regarder le premier rang. Une incompréhension brute et sauvage déformait les traits de son père, sa mère se pinçait l'arête du nez. Les membres de l'ordre avaient disparu, probablement déjà en réunion pour déterminer comment ils allaient se positionner face à ce retournement qu'ils n'avaient pas imaginé.

Seule Mérovèle souriait, même si toute joie lui semblait étrangère. Elle adressa quelques applaudissements discrets à Aleric.

Il ferma les yeux.

Il l'avait fait.

Il l'avait fait sacrebleu.

Il était roi, elle était reine.

Il affronterait plus tard son père et tous les autres. Il en avait la force. Pour l'heure, il se laissa aller à la liesse qui gagnait les spectateurs.

Main dans la main, Aurore et lui s'avancèrent et levèrent leurs poings unis vers les cieux.



Les étoiles au-dessus d'eux murmuraient quelques secrets célestes à l'oreille de la lune. Un froid polaire avait établi ses quartiers au plus haut balcon du palais. Aleric logeait dans la tour la plus imposante de Combrailles et il aimait se réfugier sur la terrasse qui surplombait les jardins. Surtout avec Aurore.

La journée avait été longue et ils n'étaient parvenus à dégoter ne serait-ce qu'un instant pour se parler. Aussi se retrouvaient-ils là, à la faveur de la nuit, chacun emmitoufflé dans une couverture épaisse. Ils n'avaient cependant pas encore échangé un mot. Rien n'avait changé et pourtant tout était différent. Leurs deux couronnes étaient posées entre eux.

Enfin, Aurore se décida à braver le silence.

– Brrr il fait si froid chaque hiver ?

Il lui arrivait souvent de poser ce genre de question pour comparer, se situer, comprendre l'époque dans laquelle elle était condamnée à vivre. Aleric trouvait cela incroyablement attendrissant.

– Non, pas vraiment. La saison est toujours plus douce ici. Je me demande si...

La phrase en suspens se déploya dans l'air glacé et Aurore la saisit.

– J'y ai pensé aussi. J'y ai pensé.

Elle frissonna et resserra davantage les pans de sa cape de fortune. Ce faisant, elle bouscula les diadèmes qui tintèrent contre la pierre.

– Pardon.

– Ne t'excuse pas. Tu es reine désormais, tu fais bien ce que tu veux. Tu peux jeter cette couronne par le balcon si cela te chante.

Le rire cristallin d'Aurore résonna en un écho qui ressemblait à une incantation.

– Je vais avoir du mal à m'y faire.

– Pourtant on ne t'a pas élevée dans ce but ?

– On m'a élevée pour mourir comme une princesse, pas pour vivre comme une reine.

Aleric détestait la tristesse qui saupoudrait ces mots et son regard. Et il s'en voulut d'avoir réveillé le sujet, mais elle ne lui laissa pas le loisir de se repentir.

– Aleric, je peux te poser une question ?

Il acquiesça et en profita pour remettre ses cheveux en place.

– Si tu es roi, et que je suis reine, alors ça veut dire que nous sommes... mariés ?

Un boulet de plomb se forma dans son ventre et il eut envie de se cacher sous cette couverture pour n'en ressortir qu'au jour levé. Mais il avait anticipé cette question. Il essaya de rafistoler sa contenance et se lança, en priant pour ne pas bafouiller.

– Pour Arenwald et les autres, je suppose. Moi, j'envisage plutôt un partage du pouvoir. Si... Sijedevaist'épouserj'aimeraisunevraiecerémonie.

– Pardon ?

Respire Aleric. Il se força à parler doucement, sans oser la regarder dans les yeux. C'est donc à la froide nuit étoilée qu'il fit sa déclaration.

– Si un jour nous nous marions, j’aimerais te demander ta main comme il se doit et organiser une vraie cérémonie.

Il remercia la nuit de camoufler ses joues empourprées. Bientôt, il trouva le silence pesant, oppressant et il fit l’effort de se tourner vers elle. Il aperçut l’éclat d’une larme furtive sur sa joue. Qu’est-ce qui n’allait pas chez lui pour toujours dire les choses de travers ? Désespéré, il chercha des mots pour se rattraper mais avant qu’il n’en trouve, elle le cloua sur place :

– Aleric, est-ce que tu as envie de m’épouser ?

– Je... Je...

– Réponds-moi avec ton cœur. S’il te plaît.

– J’en ai toujours rêvé, avoua-t-il en baissant la tête, soumis à son bon vouloir.

– Tu as toujours rêvé de m’épouser moi ou Thalissandra ?

Il ferma les yeux quelques secondes et déglutit. Ce moment-là était important, il savait que quelque chose de décisif se jouait entre les premiers flocons et leurs voix tremblantes.

– J’ai grandi en espérant épouser la princesse endormie, peu importait qui elle était. Parce que c’est ce qu’on attendait de moi. Et parce que cela me semblait plus facile, plus accessible. Je... Je croyais bêtement que si je réveillais Thalissandra, son amour me reviendrait de droit. Et puis, Aurore, nos regards se sont croisés et ça a tout chamboulé. J’ambitionnais d’épouser Thalissandra, mais j’ai toujours rêvé de mériter un amour comme le tien, de le gagner et non pas de le réclamer. Je rêve d’en être digne même si je sais que je ne le serai jamais.

Aleric reprit son souffle et l’air glaça ses poumons. Une petite main vint se glisser dans la sienne et une tête vint se lover contre son épaule. Il n’osa pas bouger.

– Aleric, on pourrait la célébrer une fois Adalindis reconstruit, cette cérémonie.

– C’est... c’est une demande en mariage ?

– Peut-être bien.

Il rit, étonné, soulagé, charmé et frigorifié. Enfin à sa place, Aurore contre lui. Elle rejoignit son accès de légèreté et se releva en l’entraînant avec elle. Les couvertures tombèrent au sol et le froid commença à les dévorer doucement.

Sans mot dire, elle plaça une main d’Aleric sur sa taille, garda l’autre dans la sienne et se mit à virevolter sous les flocons immaculés. Il la laissa mener cette première danse, sans autre musique que leurs rires entremêlés, sans autre témoin que la lune et les étoiles qui avaient cessé de murmurer. Les deux couronnes luisaient d’un éclat irréel, comme si elles s’abreuyaient de la lumière nocturne. Chaque pas projetait des ombres mouvantes sur la neige qui commençait à s’accumuler au sol, donnant l’impression que l’univers entier tournoyait avec eux. Leurs pieds dessinaient des arabesques éphémères, effacées presque aussitôt par le souffle glacé du vent, mais gravées pour toujours dans le cœur d’Aleric, qui se surprit à verser une larme, aussitôt avalée par le froid.

Ils dansèrent jusqu’à ce que la morsure de l’hiver se fasse insupportable.